[Anecdote]

Autor(en): **G.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 20

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-178058

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE SECRET D'HORTENSE

(1)

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? disait une jeune fille en toilette de bal à sa sœur penchée en dehors de la fenêtre pour voir plus au loin dans la rue.

— Hélas! répondit sa compagne sans quitter son observatoire, pas de soleil qui poudroie, pas d'herbe qui verdoie; la nuit est obscure, et je ne vois au travers du brouillard glacé qui enveloppe la rue, que quelques passants frileux qui regagnent leur logis à grands pas. Je crains bien, Mathilde, que ta toilette soit inutile; il se fait tard, Ernest n'aura pu être assez promptement de retour pour te conduire au bal.

— C'est impossible!

— Pourquoi cela?

— D'abord, parce que je crois à la parole qu'il m'a donnée, ensuite...

— Ensuite?... petite sœur?

— Ah! c'est un secret.

— Tu as des secrets pour moi, Mathilde, c'est mal; ah! c'est très mal!

— Chère Hortense!

— Allons, puisque c'est une chose si pénible à dire, je n'insiste pas.

— Ma bonne Hortense, depuis que nous avons eu le malheur de perdre notre mère, en la remplaçant auprès de moi tu as été un ange, et pour prix de tant de douceur et d'abnégation, je faillis à la confiance que je te dois... Seras-tu assez clémente pour m'absoudre lorsque je t'aurai avoué mes torts?

Pour toute réponse, Hortense attira Mathilde dans ses bras, et les deux sœurs restèrent longtemps embrassées.

L'une, Mathilde, était grande, svelte, élancée; elle possédait une physionomie gracieuse et piquante, encadrée dans une riche chevelure brune qui relevait l'éclat d'un teint parfaitement beau. Ses traits étaient fins et réguliers, mais si mobiles, que les impressions les plus contraires s'y réflétaient dans l'espace de quelques secondes.

L'aînée, Hortense, était petite, légèrement bossue, mais douée d'une de ces figures angéliques, si rares chez les personnes affligées de ce défaut de conformation. Dans ses grands yeux bleus on lisait la noblesse et la pureté de son âme, comme dans son sourire, la franchise et la bonté de son cœur.

Après avoir puisé dans les tendres caresses de sa sœur l'espoir presque certain de son pardon, Mathilde prit les deux mains d'Hortense dans les siennes, et les serrant affectueusement, lui dit:

— Ecoute bien, je vais te faire ma confession.

— Je ne veux pas que tu souffres, Mathilde; si ce que tu as à me dire te peine, brisons sur ce sujet, n'en parlons plus.

— Au contraire, je veux en parler; je veux te dire une chose que j'ai faite sans ton assentiment, entraînée que j'étais par mon insatiable curiosité et par Adèle Voltz, qui m'avait conté des choses si merveilleuses, si merveilleuses, que je mourrais d'envie d'en juger par moi-même.

— Tes paroles, ma chère Mathilde, sont encore un logogriphe pour moi.

— Je vais m'expliquer clairement. — Tu n'ignores pas, je pense, la renommée de madame Lorenzini, la célèbre tireuse de cartes?

— Enfant! m'as-tu jamais vue donner du temps à des frivolités semblables?

— Voilà que tu prends un ton sévère, Hortense, je n'oserai plus achever mon aveu.

— Ce qui est bien pardonnable chez toi, petite sœur, serait ridicule pour ton aînée. Ne me vois-tu pas, contrefaite comme je le suis, courir les diseuses de bonne aventure, pour savoir, par exemple, si j'aurai un jeune et beau mari?... Ah! ah! ah! ce serait par trop bouffon!

— Je ne pensais pas que tu y fusses allée, ma sœur, tu es trop raisonnable pour cela; mais la réputation de cette nécromancienne aurait pu parvenir jusqu'à toi.

— J'en conviens; continue, Mathilde, je t'écoute.

— Hier, Adèle ne t'a pas dit toute la vérité en t'avertissant que nous allions chez sa cousine; avant, nous avons été nous faire expliquer un jeu.

— Je n'y vois de blâmable que votre dissimulation.

— Bonne sœur! toujours si sévère pour toi, si indulgente pour ceux qui t'entourent; oh! que je voudrais te ressembler.

En entendant ce souhait fait avec une grâce et une naïveté charmantes, Hortense laissa échapper un profond soupir et baissa les yeux pour cacher ses larmes.

— La sibylle, reprit Mathilde, demeure dans une rue fort laide, ce qui n'empêche pas que beaucoup de dames fréquentent incognito ce pauvre et sombre logis.

Il y avait foule chez elle lorsque nous y sommes entrées, et, je te l'avoue, si j'eusse été seule, au lieu d'attendre mon tour pendant plus de deux heures au milieu de tant de curieux regards, je serais certainement rentrée à la maison. Mais Adèle me fit honte de ma pusillanimité, et me dit que les personnes qui nous voyaient là, ayant les mêmes raisons que nous de laisser leur démarche secrète, ne pourraient nous compromettre qu'en se nuisant à elles-mêmes.

— Pardon, chère Mathilde, si je t'interromps encore; mais je crois nécessaire de t'adresser une question.

— Parle, bonne sœur.

— Le sentiment qui t'avait conduite chez cette tireuse de cartes était-il coupable?

(La suite au prochain numéro.)

Siméon aime le vin plus que sa femme. Un soir, le visage enluminé, il rentre chez lui d'un pas chancelant; à peine a-t-il franchi le seuil conjugal qu'il essuie un feu roulant des plus distingués:

« Te voilà, buveur incorrigible, dissipateur, débauché, père sans entrailles!... n'as-tu pas honte de passer ton temps au cabaret et de me laisser seule avec ces deux enfants sur les bras!

— Eh bien, parbleu, mets-les par terre, répond le buveur. »

Siméon est cependant une de ces bonnes natures qui ne demandent pas mieux que de se corriger. Le lendemain, éprouvant un remords de conscience, il prend pour la 36e fois la résolution de renoncer au cabaret. En sortant de chez lui, il voit l'enseigne de la pinte à Jean-Pierre. « M'emballe si j'y rentre! » Et de passer outre en courant pour échapper à la tentation. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut hors d'haleine; mais, apercevant une autre bouchon et satisfait d'avoir, pour la première fois de sa vie, passé devant une pinte sans s'arrêter, il se dit à lui-même avec orgueil:

« Siméon, je suis content de toi, tu viens de vaincre ta funeste habitude; aussi, entrons-là, je paie une bouteille. » G.

Pour la rédaction: L. MONNET.

LAUSANNE — SOCIÉTÉ VAUDOISE DE TYPOGRAPHIE